

## Spruce Harbor, Maine, 2011

AU COURS DE LA DEUXIÈME SEMAINE, Molly prend conscience que « nettoyer le grenier » veut en fait dire sortir les affaires de leurs cartons, les étudier pendant quelques minutes puis les remettre à leur place, de manière un poil plus ordonnée qu'auparavant. Elle et Vivian ont examiné deux douzaines de cartons jusqu'à présent, et seuls quelques livres moisissés et un peu de linge de maison jauni ont été jugés bons à mettre à la poubelle.

« Je ne crois pas que je vous sois d'une grande aide, déclare Molly.

— C'est vrai, répond Vivian, mais au moins, moi je t'aide, n'est-ce pas ?

— Alors vous avez inventé ce projet pour m'aider ? Ou plutôt, pour aider Terry ? répond Molly, décidée à entrer dans son jeu.

— Je ne fais que remplir mon devoir de citoyenne.

— Comme c'est noble de votre part ! »

Assise sur le plancher du grenier, Vivian perchée sur une chaise en bois à ses côtés, Molly sort un à un les objets que contient une malle en cèdre. Une paire de gants en laine marron. Une robe en velours vert avec une large ceinture en ruban. Un cardigan crème. *Anne... La Maison aux pignons verts.*

« Passe-moi ce livre », demande Vivian. Elle saisit l'ouvrage relié, sur la couverture duquel le titre est inscrit en lettres dorées sur fond vert et une petite fille rousse à l'abondante chevelure relevée en chignon est dessinée. Elle l'ouvre. « Ah oui, je m'en souviens, dit-elle. J'avais presque le même âge que l'héroïne quand j'ai lu ce livre pour la première fois. C'est une maîtresse d'école qui me l'a donné, ma maîtresse préférée. Tu sais, Mlle Larsen. » Elle feuillette le livre lentement, s'attardant au passage sur quelques pages. « Anne est une bavarde, tu ne trouves pas ? J'étais beaucoup plus timide qu'elle. » Elle lève le regard.

« Et toi ?

— Désolée, je n'ai pas lu ce livre, répond Molly.

— Non, non. Je te demande si tu étais timide quand tu étais jeune. Mais qu'est-ce que je raconte, tu es encore jeune. Je veux dire, quand tu étais une enfant ?

— Je n'étais pas vraiment timide. Disons plutôt que j'étais réservée.

— Circonspecte. Observatrice. »

Molly réfléchit à ce que vient de dire Vivian. Circonspecte ? Observatrice ? Vraiment ? Pendant un temps, après la mort de son père et après qu'elle avait été séparée de sa mère ou après que sa mère avait été séparée d'elle – difficile de dire ce qui s'était produit en premier ou si c'était arrivé en même temps –, elle s'était enfermée dans le silence. Tout le monde lui parlait ou parlait d'elle, mais personne ne lui demandait jamais son opinion ni n'écoutait lorsqu'elle la donnait. Elle avait finalement cessé d'essayer. À cette époque, elle se réveillait la nuit et sortait de son lit pour aller dans la chambre de ses parents. Ce n'est qu'une fois dans le couloir qu'elle se rappelait qu'ils n'étaient plus.

« On ne peut pas dire que tu sois vraiment pétillante maintenant non plus, n'est-ce pas ? ajoute Vivian. Mais je t'ai vue dehors tout à l'heure quand Jack t'a déposée. Ton visage était... »  
– Vivian lève ses mains noueuses tout en écartant les doigts – « ... illuminé. Tu parlais avec beaucoup de vivacité.

— Vous m'espionniez ?

— Bien sûr ! Comment veux-tu que je découvre des choses sur toi, sinon ? »

Molly a sorti tout un tas de choses du coffre qu'elle a mises en piles : des vêtements, des livres, des bibelots enveloppés dans du vieux papier journal. Elle s'interrompt et s'assoit sur ses talons en regardant Vivian. « Vous êtes drôle, déclare-t-elle.

— On m'a déjà traitée de beaucoup de noms différents, mais je crois bien que c'est la première fois qu'on me dit que je suis drôle.

— Je suis sûre qu'on vous l'a déjà dit.

— Dans mon dos, alors. »

Vivian referme le livre. « Je pense que tu aimes lire. Je me trompe ? » Molly hausse les épaules. Pour elle, la lecture est quelque chose de personnel, ne concerne qu'elle et les personnages de l'histoire.

« Quel est ton roman préféré ?

— J'sais pas. J'en ai pas.

— Oh, je pense que si. C'est bien ton genre.

— Qu'est-ce que vous insinuez ? »

Vivian écarte les doigts d'une main qu'elle pose sur sa poitrine, ses ongles légèrement rosés d'un aspect aussi délicat que ceux d'un bébé. « Je vois bien que tu ressens les choses. Profondément. »

Molly fait la grimace.

Vivian lui met le livre entre les mains.

« Tu trouveras sûrement ce livre vieux jeu et sentimental, mais j'aimerais que tu le prennes.

— Vous me le donnez ?

— Pourquoi pas ? »

À sa grande surprise, Molly sent une boule se former dans sa gorge. Elle déglutit, tâchant de la refouler. C'est ridicule : une vieille dame lui fait cadeau d'un vieux livre moisi dont elle n'a pas besoin et la voilà qui s'étrangle. C'est sûrement qu'elle va bientôt avoir ses règles.

Elle s'efforce de garder une expression neutre.

« Merci bien, dit-elle nonchalamment. Est-ce que cela signifie que je dois le lire ?

— Parfaitement. Et il y aura même une interrogation. »

Pendant un moment elles travaillent en parlant aussi peu que possible. Molly brandit un vêtement – un cardigan bleu ciel avec un imprimé floral jauni et taché, une robe marron à laquelle il manque plusieurs boutons, une écharpe pervenche et un gant assorti – et chaque fois Vivian soupire : « Je n'ai aucune raison de garder cela », puis, immanquablement, ajoute :

« Mettons-le dans la pile “peut-être à garder”. » À un moment donné, elle demande, à brûle-pourpoint : « Au fait, où est ta mère ? »

Molly s’est habituée à ce style de conversation, décousue. Vivian a une propension à reprendre le fil de discussions engagées parfois plusieurs jours avant, comme si rien n’avait été dit entre-temps et que c’était tout à fait normal.

« Qui sait. » Elle vient juste d’ouvrir un carton dont le contenu peut, à l’évidence et pour son plus grand plaisir, être jeté sans états d’âme ; il est rempli de livres de comptes qui datent des années 1940 et 1950. Aucune raison pour que Vivian ait envie de les garder. « Ça, on peut jeter, vous ne croyez pas ? » demanda-t-elle, un mince exemplaire noir à la main.

Vivian le prend et le feuillette. « Eh bien... » Elle ne finit pas sa phrase, lève le regard.

« Et tu l’as cherchée ?

— Non.

— Pourquoi ? »

Molly fusille Vivian du regard. Elle n’a pas l’habitude qu’on lui pose des questions aussi directes, ni même qu’on lui pose de questions tout court, d’ailleurs. Seule Lori, l’assistante sociale, lui parle de cette manière et elle connaît déjà son histoire en détail. (Et puis, de toute façon, Lori ne s’intéresse pas au pourquoi des choses. Elle ne regarde que les causes et leurs effets pour en tirer des leçons.) Molly ne peut cependant pas répondre vertement à Vivian alors qu’elle lui a donné un joker lui évitant de passer par la case prison, si l’on entend par joker cinquante heures de questions épineuses. Elle repousse ses cheveux de ses yeux.

« Je ne l’ai pas cherchée parce que cela ne m’intéresse pas.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Tu n’es pas curieuse.

— Nan.

— Je ne te crois pas. »

Molly hausse les épaules.

« Parce que, en réalité, tu as l’air d’être... en colère.

— Je ne suis pas en colère. Je m’en fiche, c’est tout. »

Molly sort une pile de livres de comptes du carton et la laisse bruyamment tomber par terre. « Est-ce qu’on peut les recycler ? »

Vivian lui tapote la main. « Je crois que je vais peut-être garder ce carton », comme si elle n’avait pas déjà dit cela à propos de tout ce qu’elles avaient trié jusqu’à présent.

« Elle fourre son nez dans mes affaires ! » s’exclame Molly en enfouissant la tête dans le cou de Jack. De retour dans la voiture, elle s’est installée à califourchon sur les genoux de Jack qui a repoussé son siège.

Il rit et sa barbe naissante lui griffe la joue. « Qu’est-ce que tu veux dire ? » Les doigts glissés sous sa chemise, il lui caresse les côtes.

« Ça me chatouille.

— J'aime bien quand tu gigotes comme ça. »

Elle embrasse son cou, son menton ombré, le coin de sa bouche, un sourcil épais et il la tire vers lui, remonte ses mains et les pose sur ses seins menus de manière à en épouser la forme.

« Je ne connais rien de sa vie et, de toute façon, cela ne m'intéresse pas ! Mais elle s'attend à ce que je lui raconte tout sur la mienne.

— Arrête, quel mal y a-t-il à cela ? Si elle te connaît un peu mieux, peut-être qu'elle sera plus sympa avec toi. Peut-être aussi que les heures passeront plus vite ainsi. Sûrement qu'elle est très seule et qu'elle veut juste pouvoir parler avec quelqu'un. »

Molly fait la moue.

« Essaie d'être un peu plus tendre, susurre Jack.

— Je n'ai pas envie de la divertir en lui racontant des épisodes de ma vie de merde. Tout le monde ne peut pas être plein aux as et habiter un manoir », répond Molly avec un soupir.

Il lui embrasse l'épaule.

« Alors, toi, pose-lui des questions.

— Est-ce que j'en ai envie ? »

Elle caresse son oreille de son doigt, jusqu'à ce qu'il tourne la tête pour le mordre et le prendre dans sa bouche.

Jack appuie sur le levier du dossier de son siège, ce qui le fait brusquement basculer en arrière, entraînant Molly, qui s'effondre sur lui. Tous deux se mettent à rire. Il se pousse pour lui faire de la place. « Débrouille-toi pour arriver à faire tes cinquante heures, OK ? » Tourné de côté, il laisse courir ses doigts le long de l'élastique du legging noir qui ceinture la taille de Molly. « Si tu n'y arrives pas, je vais devoir trouver un moyen de t'accompagner au centre de détention, et ça, ça craint pour tous les deux.

— Cela ne serait pas si terrible que ça.

— Voilà ce que je cherche », dit-il en repoussant l'élastique du legging. Il suit le contour d'une tortue, tracé à l'encre noire sur la hanche de Molly. Sa carapace est un ovale avec une extrémité aiguë, coupé en deux en diagonale, comme un écusson, avec une marguerite d'un côté et un ornement tribal de l'autre, quatre arcs en pointe figurant ses nageoires.

« Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Il n'a pas de nom.

— Je vais l'appeler Carlos, dit-il en se penchant pour embrasser sa hanche.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a une tête à s'appeler Carlos, tu ne trouves pas ? Tu vois sa petite tête ? Il a l'air de dire : "Quoi de neuf ?" Salut, Carlos, dit-il d'une voix de fausset avec un accent dominicain tout en donnant une tape de l'index à la tortue. Comment ça va, mon gars ?

— Ce n'est pas un Carlos, c'est un symbole indien », dit-elle, un peu énervée. Elle repousse sa main.

« Allez, avoue. Tu étais bourrée quand tu t'es fait faire cette tortue qui ne veut rien dire. Cela aurait tout aussi bien pu être un cœur qui saigne ou un pseudo-idéogramme chinois.

— C'est faux. Les tortues représentent des choses très spécifiques dans ma culture.

— Vraiment, ma petite guerrière ? Comme quoi, par exemple ?

— Les tortues portent leur maison sur leur dos. »

Elle passe les doigts sur le tatouage et lui répète ce que son père lui a appris.

« Elles sont tout à la fois vulnérables et protégées, elles symbolisent la force et la persévérance.

— C'est très profond.

— Tu sais pourquoi ? Parce que *je* suis très profonde.

— Ah ouais ?

— Ouais, répond-elle en l'embrassant sur la bouche. En fait, je l'ai fait parce que, lorsque nous habitons sur Indian Island, nous avons une tortue qui s'appelait Carapatte.

— Aha, Carapatte. Bien vu.

— C'est ça. Au final, je ne sais pas ce qu'elle est devenue. »

Jack pose sa main sur sa hanche.

« Je suis sûr qu'elle va bien. Est-ce que les tortues ne vivent pas au moins cent ans ?

— Pas si elles sont dans un aquarium et que personne ne les nourrit. »

Il ne répond rien, passe son bras autour de ses épaules et embrasse ses cheveux.

Elle s'allonge confortablement à côté de lui. Le pare-brise est couvert de buée et il fait nuit. Dans la Saturn de Jack, protégée par son toit rigide, elle se sent comme dans un cocon. Oui, c'est ça : comme une tortue sous sa carapace.

### **Spruce Harbor, Maine, 2011**

PERSONNE NE VIENT OUVRIR quand Molly sonne à la porte. La maison est silencieuse. Elle regarde son téléphone : il est 9 h 45. Les enseignants sont en formation et elle n'a pas école aujourd'hui, alors autant en profiter pour abattre quelques heures ici.

Elle se frotte les bras et essaie de décider quoi faire. L'air est vraiment froid et brumeux pour la saison, dommage qu'elle n'ait pas pensé à prendre un pull. Elle est descendue de l'Island Explorer, la navette gratuite qui fait le tour de l'île en continu, à l'arrêt le plus proche de chez Vivian, à dix minutes à pied de la maison. Mais si personne n'est là, elle n'aura plus qu'à retourner à l'arrêt de bus et à l'attendre, ce qui risque d'être long. Malgré la chair de poule qui hérise ses poils, elle a toujours aimé les journées comme celles-ci. Le ciel gris et morne et les arbres dénudés lui correspondent mieux que les promesses simples des journées ensoleillées de printemps.

Toutes les heures qu'elle a effectuées jusqu'à présent sont consciencieusement notées dans le petit carnet qu'elle porte sur elle : quatre heures un jour, deux heures le lendemain. Elle en a fait vingt-trois jusqu'à présent. Elles sont aussi clairement consignées dans le tableau Excel

qu'elle garde sur son ordinateur. Jack rigolerait bien s'il le savait, mais en ce qui la concerne, elle connaît trop bien le système pour ignorer que tout se joue sur des histoires de justificatifs. Prépare bien tes papiers et les justificatifs, fais-les signer par les bonnes personnes et la plainte sera abandonnée, l'argent débloqué, ou je ne sais quoi d'autre encore. Trop de désordre et tout peut être perdu.

Sûrement qu'elle peut abattre au moins cinq heures de travail aujourd'hui. Cela portera le compte à vingt-huit, ce qui veut dire que plus de la moitié de son quota total sera remplie.

Elle sonne à nouveau, appuie son front contre la vitre de la porte pour tenter de voir le vestibule plongé dans la pénombre. En essayant d'ouvrir la porte, elle se rend compte qu'elle n'est pas fermée.

« Y a quelqu'un ? » demande-t-elle en entrant. Pas de réponse. Elle appelle une deuxième fois, un peu plus fort, et s'engage dans le couloir.

Hier, avant de partir, Molly avait bien mentionné à Vivian qu'elle viendrait tôt aujourd'hui, mais sans préciser l'heure. Peut-être devrait-elle s'en aller, se dit-elle, debout au milieu du salon dont les tentures sont encore tirées. La maison est tout sauf silencieuse. Le vieux plancher en pin grince, les carreaux tremblent, des mouches ronflent près du plafond, les rideaux s'agitent. Molly a l'impression qu'elle entend des bruits en provenance d'autres pièces : le gémissement d'un sommier, de l'eau qui goutte de robinets, le bourdonnement de néons, des chaînes de chasse d'eau qui cliquettent.

Elle prend le temps de regarder autour d'elle et remarque le manteau de cheminée travaillé, les moulures en chêne peintes, les chandeliers en cuivre. Les quatre fenêtres ont vue sur la côte sinueuse, la ligne dentelée des pins au loin, le scintillement améthyste de l'océan. Dans la pièce flotte une odeur de livres anciens, de feu de bois ainsi que celle, ténue, de plats mijotés, en provenance de la cuisine. On est vendredi ; Terry est sûrement occupée à cuisiner en prévision du week-end.

Molly est en train d'étudier les volumes reliés alignés sur les étagères de la bibliothèque lorsque la porte donnant sur la cuisine s'ouvre et que Terry fait irruption dans le salon.

Molly se retourne. « Bonjour.

— Ah ! crie Terry en portant sa main qui tient un torchon sur sa poitrine. Tu m'as fichu une de ces trouilles ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Eh bien... en fait, bégaie Molly, se posant la même question que Terry, j'ai sonné à la porte plusieurs fois et puis je suis entrée.

— Est-ce que Vivian sait que tu devais venir ? »

Le sait-elle vraiment ? Bonne question.

« Je ne crois pas que nous ayons parlé d'une heure précise... »

Terry fronce les sourcils.

« Tu ne peux pas t'amener juste quand ça t'arrange. Elle n'est pas à ta disposition.

— Je sais, dit Molly qui sent une vague de chaleur envahir son visage. Je suis désolée.

— Vivian n'aurait jamais donné son accord pour commencer aussi tôt. Elle a sa routine. Elle se lève entre huit et neuf heures et descend à dix heures.

— Je croyais que les personnes âgées se levaient tôt, marmonne Molly.

— Ce n'est pas le cas de toutes les personnes âgées, répond Terry en posant les mains sur ses hanches. Mais là n'est pas la question. Tu es entrée en catimini.

— Mais je n'ai pas...

— Jack a dû te dire que l'idée que tu fasses tes heures comme ça ne m'emballait pas », ajoute Terry avec un soupir.

Molly acquiesce. Elle va avoir droit à une petite leçon.

« Il s'est mouillé pour toi, ne me demande pas pourquoi.

— Je le sais et je lui en suis reconnaissante. »

C'est quand elle est sur la défensive que les ennuis commencent.

« Et j'espère bien me montrer digne de cette confiance, ne peut-elle s'empêcher d'ajouter.

— Mais ce n'est pas en déboulant sans rendez-vous comme cela que tu y arriveras. »

OK, elle l'a bien mérité. C'était quoi déjà ce que le professeur du cours d'éducation juridique leur avait dit la dernière fois ? Ne jamais soulever de questions dont on ne connaît pas les réponses.

« Autre chose, ajoute Terry. Je suis montée au grenier ce matin. Impossible de dire ce que vous y avez fait jusqu'à présent. »

Molly se balance d'un pied sur l'autre, furieuse d'être mise en cause à ce sujet alors qu'elle n'y peut rien et encore plus furieuse contre elle-même pour n'avoir pas su convaincre Vivian de se débarrasser de certaines vieilleries. Sûr que, aux yeux de Terry, Molly ne fait que se tourner les pouces, comme un fonctionnaire qui a pointé et attend que le temps passe.

« Vivian refuse de se débarrasser de quoi que ce soit, dit-elle. Alors je range le contenu des cartons et je les étiquette.

— Je vais te donner un conseil, lui dit Terry. Le cœur – à cette évocation, elle porte à nouveau le torchon roulé en boule sur son cœur – et la tête – nouveau geste démonstratif – de Vivian sont en conflit. Pour elle, se séparer de ses affaires, c'est comme dire au revoir à sa vie. Et ça, pour elle comme pour n'importe qui, c'est difficile. Ton rôle à toi, c'est de lui permettre de se débarrasser de certaines d'entre elles. Et une chose est sûre : je serai vraiment fâchée si tu passes cinquante heures là-haut juste à bouger des cartons et qu'on n'ait pas plus avancé à la fin qu'au début. J'adore Jack, mais... »

Elle secoue la tête. « Assez, c'est assez. » On dirait que Terry se parle à elle-même, à moins que ce ne soit à Jack. En tout cas, Molly ne peut pas faire grand-chose d'autre que se mordre la lèvre et opiner du bonnet pour indiquer qu'elle a bien reçu le message.

Terry admet à contrecœur que c'est sans doute une bonne idée de commencer tôt aujourd'hui. Si Vivian n'est pas descendue d'ici une demi-heure, peut-être ira-t-elle la réveiller. En attendant, elle doit travailler et Molly n'a qu'à se mettre à son aise. « Tu as de quoi t'occuper, n'est-ce pas ? » lui dit-elle avant de retourner dans la cuisine.

Le livre que Vivian lui a offert est dans son sac à dos. Elle ne s'est pas encore donné la peine de l'ouvrir, d'une part, parce qu'elle a l'impression qu'il s'agit d'un devoir qu'on lui inflige en plus de sa punition et, d'autre part, parce qu'elle est en train de relire *Jane Eyre* pour sa classe de lettres (par une ironie du sort, la professeure, Mme Tate, leur en a donné à chacun un exemplaire, une semaine seulement après la tentative de vol de Molly) et que ce roman est un monument. C'est toujours un choc que de s'y replonger. Il suffit qu'elle en lise un chapitre pour sentir sa respiration ralentir et son esprit entrer en transe, comme un ours qui hiberne. Les autres élèves râlent, se plaignent des interminables digressions de Charlotte Brontë sur la nature humaine, des histoires secondaires concernant les amies de Jane à Lowood School, des longs dialogues « irréalistes ». « Pourquoi est-ce qu'elle ne peut pas juste raconter sa fichue histoire ? grommelle Tyler Baldwin en classe. Je m'endors à chaque fois que je commence à lire ce livre. C'est pas ça qu'on appelle la narcolepsie ? »

Tous avaient bruyamment manifesté leur accord avec cet élève, mais Molly était restée silencieuse. Mme Tate, à l'affût de la moindre étincelle d'intelligence pouvant émerger du tas de bois mort que semble constituer sa classe, l'avait remarqué.

« Et *toi*, qu'en penses-tu, Molly ?

— J'aime bien ce livre, avait-elle répondu en haussant les épaules, ne voulant pas paraître trop enthousiaste.

— Qu'est-ce qui te plaît dans ce roman ?

— Je ne sais pas. Je l'aime bien, c'est tout.

— Quel passage préfères-tu ? »

Molly avait senti tous les regards braqués sur elle et s'était recroquevillée sur sa chaise.

« Je ne sais pas.

— C'est juste une histoire romantique chiant, avait commenté Tyler.

— Non, c'est pas vrai, n'avait-elle pu s'empêcher de répliquer.

— Pourquoi ça ? avait insisté Mme Tate.

— Parce que... » Elle réfléchit un instant. « Jane est en marge de la société. Elle est passionnée et déterminée et dit ce qu'elle pense.

— D'où tu sors ça ? Parce que moi, je ne ressens pas ça du tout, avait répondu Tyler.

— Par exemple, là, dans ce passage », avait répondu Molly.

Elle avait feuilleté le livre jusqu'à trouver la scène à laquelle elle pensait : « Je lui déclarai que j'étais naturellement dure et inflexible, qu'il aurait de nombreuses occasions de le voir, et que, du reste, j'étais décidée à lui montrer bien des côtés bizarres de ma nature [...], afin qu'il sût à quoi il s'engageait, alors qu'il était encore temps de se rétracter<sup>4</sup>. »

Mme Tate avait levé ses sourcils et souri. « Ça me rappelle quelqu'un. »

---

<sup>4</sup> Traduit de l'anglais par Mme Lesbazeilles Souvestre, Librairie Hachette et Cie, 1890. (N.d.T.)



Assise à présent dans un des fauteuils rouges à oreilles, Molly sort *Anne... La maison aux pignons verts* de son sac en attendant que Vivian descende.

Elle commence à lire :

« Mme Rachel Lynde habitait à l'endroit précis où la grand-route d'Avonlea plongeait brusquement dans le creux d'un vallon bordé d'aunes et de fuchsias et traversé d'un ruisseau qui prenait sa source dans le bois, en arrière de la vieille maison Cuthbert<sup>5</sup>... »

C'est clairement un roman pour jeunes filles et, de prime abord, Molly n'est pas sûre de pouvoir s'y intéresser. Mais rapidement, elle est captivée par l'intrigue. Alors que le soleil poursuit son ascension dans le ciel, elle doit d'abord changer l'orientation du livre pour éviter que la lumière ne se reflète trop violemment sur les pages, puis, quelques minutes après, se mettre dans l'autre fauteuil pour ne pas être éblouie.

À peu près une heure plus tard, elle entend la porte qui donne sur le vestibule s'ouvrir et elle lève les yeux. Vivian, qui vient d'entrer dans la pièce, regarde autour d'elle avant de focaliser son regard sur Molly à qui elle sourit, apparemment pas étonnée de la trouver là.

« Tu es matinale ! dit-elle. Ton enthousiasme me plaît. Peut-être qu'aujourd'hui je te laisserai vider un carton. Ou même deux, avec un peu de chance. »

Christina Baker Kline  
*Le train des orphelins* (VI)  
Paris, Éditions Belfond, 2015

---

<sup>5</sup> Traduit de l'anglais en 1986 par Henri-Dominique Paratte, Ruth MacDonad et David MacDonald, publié en 2007 par Les Éditions Québec Amérique. (N.d.T.)